

Les personnages juifs dans l'œuvre de Maupassant :
autour de *La France juive* de Drumont et de
la question de l'antisémitisme

Emmanuèle GRANDADAM
Université de Rouen

1. Avant la parution de *La France juive*
2. « Les eaux glacées du calcul égoïste »
3. Le banquier juif triomphant, cible privilégiée de l'antisémitisme
4. Les personnages juifs, la loi et la religion catholique
5. Quand Guy de Maupassant s'autocensure et que le texte désigne de façon délibérément partielle les deux hommes d'affaires juifs
6. Guy Andermatt ?
7. William Andermatt ou le mythe écorné des « puissants de la terre »
8. Le juif exploité, un révélateur social : des personnages plus juifs que le juif

ANNEXES

1. Réflexions autour du terme de « race » dans *Mont-Oriol* et dans l'œuvre de l'écrivain
2. Le krach de la banque catholique vu par Maupassant dans sa chronique « À qui la faute ? ».
3. Pages d'*Au soleil* citées par Drumont dans *La France juive*
4. Le passage supprimé du manuscrit de *Mont-Oriol*.

Pour citer cet article : Emmanuèle Grandadam, « Les personnages juifs dans l'œuvre de Maupassant. Autour de *La France juive* », *Bulletin des Amis de Flaubert et de Maupassant*, n° 28, 2013.

Dans sa récente biographie, Marlo Johnston pointe un ouvrage décisif dans la France de 1886 : la parution à compte d'auteur de *La France juive* de Drumont. Ce « livre haineux et paranoïaque »¹, véritable best-seller aux innombrables éditions, marque l'affirmation en France de l'antisémitisme.

Or, le moment de sa publication coïncide avec celui où Maupassant est en train d'écrire *Mont-Oriol* : l'écrivain a entamé la rédaction de son troisième roman quelques mois² avant l'événement Drumont et il le termine huit mois après la parution du pamphlet antisémite. Ce roman qui donne une place centrale à un homme d'affaires juif, William Andermatt, n'a pas échappé à l'influence et aux effets sociaux de *La France juive*, d'autant que, pour soutenir et, sans doute aussi légitimer son propos, Drumont reproduit deux pages du carnet de voyage de Maupassant *Au soleil*³ : le coup de force que représente cette longue citation, caution usurpée, donne l'impression que Maupassant partage la passion antisémite de son auteur.

Pourtant Maupassant ne commente pas l'événement que constitue la parution du livre de Drumont, ni dans sa correspondance – il était alors à Paris –, ni dans ses chroniques, conscient, sans doute, du fait que parler publiquement du livre attirerait l'attention sur lui : la seule façon de se garder du piège était de ne pas l'évoquer. C'est, en effet, par un article en première page que, le 19 avril 1886, rompant le silence stratégique gardé jusque-là par la presse, *Le Figaro* avait donné un retentissement exceptionnel à *La France juive*, livre auparavant passé inaperçu⁴.

Pour la biographe de Maupassant, l'antisémitisme prêté à l'écrivain appartient aux nombreuses idées reçues qui ont brouillé et falsifié son image : « À cause d'un seul personnage juif de *Mont-Oriol*, on s'est souvent interrogé sur le supposé antisémitisme de Maupassant, mais nous doutons fortement

1. *Guy de Maupassant*, Marlo Johnston, Fayard, 2012, p. 614.

2. Pour Marlo Johnston, Maupassant avait commencé la rédaction de son roman en février 1886, *ibid.*, p. 609.

3. Cette page figure en annexe.

4. Voici la version que Léon Daudet, fièrement antisémite, donne de l'événement : « Les jours passaient, Alphonse Daudet qui lisait avec soin plusieurs feuilles quotidiennes, constatait avec dépit que nulle part il n'était question de *La France juive*, quand un matin il me tendit *Le Figaro* : "Ça y est, Magnard a mangé le morceau. Maintenant le livre est lancé... Ah ! je suis joliment content !" En effet, le subtil directeur du journal le plus lu de Paris avait trouvé le moyen, dans son filet habituel, de signaler en quarante lignes l'apparition d'un ouvrage "terrible, farouche, compact, souvent injuste, mais qui... mais que..." ». Léon Daudet, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques et médicaux*, Nouvelle Librairie Nationale, 1920, p. 125.

qu'il fût homme à s'interroger sur la race ou la religion des gens qu'il avait rencontrés. »⁵

Cette remarque de Marlo Johnston et l'idée qu'elle suggère que, deux années après la parution de *La France juive*, « l'attitude conciliante » du journal *Gil Blas* envers Drumont aurait, avec d'autres raisons, incité Maupassant à ne plus collaborer à ce journal⁶, ouvrent une piste particulièrement intéressante dans l'histoire des idées et je voudrais faire ici, à la lumière du livre de Drumont, un état des lieux du traitement des personnages juifs – en particulier les hommes d'affaires Walter et Andermatt – et des réflexions éparses de l'écrivain, en distinguant les œuvres de Maupassant qui précèdent la parution de *La France juive* – de 1880 à 1886 – de celles qui lui sont postérieures – c'est-à-dire à partir de 1886.

Avant la parution de *La France juive*

La Maison Tellier, qui donne son nom à la nouvelle parue en 1881, compte parmi ses pensionnaires le personnage de « la belle juive »⁷, figure obligée de toute maison close qui « se respecte » et, surtout, respecte les fantasmes de ses clients. Or, Raphaëlle, qui tient ce rôle, censée représenter l'idéal d'une beauté parfaite et universelle, renvoie plutôt à un archétype de la laideur : sa maigreur, un œil recouvert d'une taie, un nez marqué qui tombe sur une mâchoire accentuée, deux dents neuves qui font tache transforment son portrait en caricature. Le stéréotype de la belle juive est quelque peu malmené, mais celle qui l'incarne n'est pas plus stigmatisée que les autres pensionnaires. Toutes sont des figures burlesques d'une sorte de musée des horreurs : Cocotte boite, la belle blonde, « presque obèse » et molle, a le cheveu filasse et rare, Rosa, avec sa voix éraillée, appelle l'image d'une petite boule tout en ventre avec des jambes minuscules. Et l'inoffensive, tendre et modeste Raphaëlle, retranchée dans sa maison close fréquentée par les hommes de la bourgeoisie fécampoise, est bien loin de la vision délirante que donne Drumont de la prostituée juive qui « sert Israël à sa façon, [...] accomplit une sorte de mission en ruinant, en poussant au déshonneur les fils de notre aristocratie »⁸. Dans la galerie des filles de « La Maison Tellier » le personnage de la belle juive tient donc de la plaisanterie bon enfant.

Avec la nouvelle « Mademoiselle Fifi », le ton change radicalement : pendant la guerre de 1870 et l'invasion prussienne en Normandie, Rachel, une jeune prostituée juive est confrontée à un soldat ennemi qui l'humilie, se comporte de façon sadique avec elle et injurie « les femmes de France ». Elle s'indigne pour ses compatriotes et, par solidarité, venge leur honneur en

5. Marlo Johnston, *op. cit.*, p. 614-615.

6. *Ibid.*, p. 806-807.

7. Le substantif *juif/ juive* sera orthographié sans majuscule, « comme on écrit “catholique”, “chrétien” ou “musulman” », suivant ainsi la leçon de Michel Winock qui lui-même se conforme au choix des sociologues Emile Durkheim et Dominique Schnapper. Michel Winock *La France et les juifs*, Seuil, 2004, p. 8. En revanche les citations respecteront la majuscule quand elle est employée.

8. *La France juive*, Marpon et Flammarion, 1886, t. 1, p. 50. L'ouvrage est en ligne sur Internet. Il sera désigné par l'abréviation *LFj* dans les notes qui suivent.

tuant l'officier qui l'agresse. Le récit, avec sa figure héroïque de prostituée juive patriote qui résiste à l'envahisseur, a des allures de conte philosémite. Un des fondements de l'antisémitisme – et Drumont codifiera cette idée quatre ans plus tard⁹ – repose sur la conviction que les juifs ne sont pas et ne peuvent pas être des patriotes : « perpétuellement nomades, transplantés, comment, demandera *La France juive*, pourraient-ils connaître cet attachement du patriote à “la terre des pères ?” » Par ailleurs, loin d'être une patrie, poursuivra le pamphlet, le pays dans lequel vit « le » Juif est « un séjour, un lieu quelconque, une agglomération sociale »¹⁰. L'argument a pour corollaire immédiat le fait que c'est toujours un traître, puisque, faute d'attachement à une patrie, « [les Juifs] ne trahissent pas une patrie qu'ils n'ont pas »¹¹. Or le conte « Mademoiselle Fifi », fondé sur l'oxymore juif/patriote, renverse le stéréotype du juif traître, apatride et uniquement solidaire de ses coreligionnaires. L'édifiante figure de Rachel, forte de son héroïsme, est à prendre comme un pied de nez moqueur et polémique aux préjugés ambiants. La parution de ce récit en mars 1882, laisse à penser que ce contre cliché constitue une réponse littéraire de la part de Maupassant à la vague antijuive qui avait soulevé la France au début de l'année 1882, vague antisémite née de la faillite de la banque catholique l'Union générale¹². Le conte, d'ailleurs, paraît dans *Gil Blas* deux mois après la chronique de Maupassant du 25 janvier 1882 « À qui la faute ? » sur le krach de la banque catholique : l'écrivain, au lieu de hurler avec les loups, y brocarde le travestissement qu'a pris, dans cette affaire de Bourse, la « croisade contre les infidèles ». Non seulement l'écrivain ne remet pas en cause les banques juives qu'il ne nomme pas dans sa chronique, alors qu'elles sont incriminées par les milieux catholiques, mais il dénonce, en s'en moquant, le prétexte religieux mis hypocritement en avant par les spéculateurs catholiques pour fonder cette banque¹³ :

Au nom d'une religion dont « le tout-Paris spéculant » se soucie assurément moins « qu'un poisson d'une pomme » [...], on a commencé une soi-disant guerre aux juifs sur une valeur nouvelle portant un drapeau de ralliement¹⁴.

Il se contente de renvoyer les actionnaires de la banque catholique à leur folie spéculative. Aux antipodes de l'esprit de ce conte et de cette chronique, deux pages d'*Au soleil* et le portrait du juif Walter – les premières tirées d'un carnet de voyage de 1884 et le second du roman *Bel-Ami* qui précède *La France juive* d'un an – dénotent un tout autre état d'esprit. L'extrait d'*Au soleil* évoque les activités d'usure des juifs du sud de l'Algérie, le Zar'ez, et les

9. « Le juif a une patrie à laquelle il ne renonce jamais, c'est Jérusalem, la sainte et mystérieuse cité ». *LFj.*, p. 36.

10. *Ibid.*

11. *LFj.*, p. 40. Autre argument de Drumont : « le » juif n'a aucune raison d'être patriote car la France, « quand elle n'a pas brûlé le juif, lui a fermé obstinément ses portes, l'a couvert de mépris, a fait de son nom la plus cruelle des injures », *ibid.* Les persécutions que leurs pères ont subies sont, pour Drumont, autant de bonnes raisons pour les juifs de haïr la France, *LFj.*, p. 37.

12. Faillite déclarée le 2 février 1882.

13. La partie de la chronique en question est reproduite dans l'annexe.

14. Maupassant, *Chroniques*, 10/18, t. 1, p. 392.

représailles qu'elles ont entraînées de la part des Arabes. Les propos expriment un tel parti pris et correspondent à un tel morceau d'anthologie antisémite que Drumont, pour illustrer sa contestation du décret Crémieux¹⁵, reproduit cette page dans *La France juive* et qu'un extrait de quelques lignes de cette même page figure actuellement à l'article « Antisémitisme » de Wikiquote, recueil de citations libres sur Internet.

L'extrait d'*Au soleil* cité par Drumont – qui figure en annexe – s'ouvre sur une phrase d'une violence extrême :

Dès qu'on avance dans le sud, la race juive se révèle sous un aspect hideux qui fait comprendre la haine féroce de certains peuples contre ces gens, et même les massacres récents¹⁶.

La suite dénonce les pratiques usuraires des juifs qui, par les intérêts démesurés qu'ils imposent, peuvent, en trois ans, multiplier par vingt les dettes initiales des Arabes qui sont ainsi ruinés. Maupassant met aussi en cause la cupidité des juifs du sud de l'Algérie qui profitent des mesures de représailles de l'armée française à l'encontre des tribus arabes rebelles pour acheter à bas prix, puis revendre au mieux de leurs intérêts les biens des Arabes¹⁷.

La dénonciation de cette exploitation de l'homme par l'homme s'accompagne d'images qui semblent être directement sorties du bestiaire antijuif, de sa réserve d'araignées, d'oiseaux de proie et d'autres joyusetés animales : « À Bou-Saada, on les voit, accroupis en des tanières immondes, bouffis de graisse, sordides et guettant l'Arabe comme une araignée guette la mouche. Ils l'appellent, essaient de lui prêter cent sous contre un billet qu'il signera. »¹⁸ Un tel portrait, par sa violence, ne peut échapper à l'accusation d'antisémitisme. Cependant, au-delà des images infâmantes et de la virulence du ton, Maupassant stigmatise un groupe humain, non pour ses croyances ou pour une quelconque appartenance raciale, mais pour les actes inhumains qu'il commet à l'égard d'autres hommes¹⁹. L'écrivain condamne avec la même violence les exactions des non-juifs comme celles des alfatiers espagnols vis-à-vis des Arabes²⁰ et l'indignation lui souffle les images qu'il emploie.

Par ailleurs, l'antisémitisme de l'écrivain se donne rapidement des bornes : Maupassant, parlant des pratiques inhumaines d'usure, conclut sur l'idée qu'« il faudrait une loi spéciale pour modifier cette déplorable situation »²¹ : l'écrivain met alors en cause le législateur – ou plutôt son absence – responsable de ne pas avoir imposé de limites aux taux d'usure. L'implication de la loi et de la justice diminue considérablement ce qui semblait jusque-là une attaque antisémite : pour Maupassant, les usuriers juifs du Zar'ez tirent

15. Ce décret du 24 octobre 1870 « déclare citoyens français les Israélites indigènes de l'Algérie ».

16. Maupassant, *Au soleil*, Pocket, 1998, p. 103-104.

17. Voir le texte qui figure dans les annexes.

18. *Id.*

19. L'interdiction par l'Islam de l'exercice de l'usure à tout musulman peut expliquer le raccourci de l'observation.

20. *Chroniques*, t. 1, 10/18, « Lettre d'Afrique », *Le Gaulois*, 20 août 1880, p. 268.

21. *Au soleil*, p. 104.

parti d'un vide juridique dont, par son laisser-faire, l'Etat – plus que la religion ou la « race » des individus incriminés – est responsable²².

La deuxième borne que Maupassant fixe à ses propos antisémites sur les juifs du Zar'ez concerne la distinction qu'il fait entre les juifs d'Europe et ceux du sud algérien dans la suite du texte d'*Au soleil* :

Les Juifs d'Europe, les Juifs d'Alger, les Juifs que nous connaissons, que nous coudoyons chaque jour, nos voisins et nos amis, sont des hommes du monde, instruits, intelligents, souvent charmants. Et nous nous indignons violemment quand nous apprenons que les habitants d'une petite ville inconnue et lointaine ont égorgé et noyé quelques centaines d'enfants d'Israël. Je ne m'étonne plus aujourd'hui ; car *nos Juifs* ne ressemblent guère aux Juifs de là-bas²³.

La distinction, liée à des appartenances géographiques différentes, entre ceux dont Maupassant dénonce violemment la cruauté, et ceux qui appartiennent au cercle d'intimes du lecteur prouve la force de la culture ambiante et de l'environnement sur les comportements et invalide l'argument qui essentialise « le » juif en le réduisant à une identité mythique, unique et intangible. L'hypocoristique « nos Juifs » reconnaît, par le pluriel, la diversité et enregistre, par le possessif « nos », autant le triomphe de l'assimilation des juifs d'Europe ou des grandes villes algériennes que leur intégration à l'univers familier du lecteur : « nos voisins et nos amis ». Même quand il semble le plus proche de Drumont, comme dans les deux pages d'*Au soleil* que cite le pamphlet antisémite, Maupassant s'en distingue radicalement²⁴ car pour *La France juive* : « [...] sous des formes et des déguisements différents, le Juif est en réalité partout »²⁵.

Enfin, dernier personnage juif de l'ère pré-Drumont, Walter dans *Bel-Ami* est tout, sauf édifiant. Avant même que le personnage n'apparaisse vraiment dans le roman, son image est filtrée et prédéterminée par les propos antijuifs que Saint-Potin déverse sur lui, même si le nom même de *Saint-Potin* sert de repoussoir à ses propos, dénonce la médisance et désamorce la portée de l'accusation²⁶. Le personnage juif Walter est très marqué dans tout le roman :

22. La défense du droit des indigènes arabes est une préoccupation de Maupassant qui salue la création de la Société française pour la protection des indigènes des colonies, société créée le 23 juillet 1881 par Victor Schoelcher, Lesseps, Élysée Reclus, Leroy-Beaulieu.

23. *Au soleil*, p. 103. C'est nous qui soulignons.

24. Pour Maupassant la culture et l'environnement ont un poids déterminant sur les individus, argument qui se fait au détriment de celui de l'hérédité. Un autre exemple : à Tunis, après s'être étonné de l'obésité des femmes juives qui sont contraintes par la tradition à se gaver pour mieux séduire les hommes dès qu'elles sont en âge de se marier, il ajoute : « Dans bien peu d'années, sans doute, devenues des dames européennes, elles s'habilleront à la française et, pour obéir à la mode, jeûneront, afin de maigrir. Ce sera tant mieux pour elles et tant pis pour nous, les spectateurs. » Preuve, une fois de plus, de son rejet de l'argument essentialiste, pilier de la pensée antisémite.

25. *LFj*, p. 32.

26. Les explosions d'antisémitisme des personnages de l'œuvre de l'écrivain discréditent toujours fortement ceux qui les profèrent et les condamnent violemment : les injures vis-à-vis des juifs de la part de Saint-Potin, échetier du journal de Walter, trahissent la teneur des échos du journal tenus par un journaliste corrompu. Quant aux insultes de Georges Duroy à l'encontre de Walter (« sale juif »), elles surgissent au moment précis où le journaliste enrage de voir l'époustouflante réussite de son patron et exprime l'envie qui le dévore. Cette bouffée

c'est un banquier homme d'affaires véreux, au cœur de conflits d'intérêts et de délits d'initiés qui finit à la tête d'une fortune colossale – fruit de tromperies et de malversations – volée sur le dos de la colonisation. Le portrait va dans le sens de tous les clichés antisémites.

Que conclure de cette production des années 1880-1886 qui précèdent l'évènement Drumont ? Entre le portrait cocasse d'une prostituée difforme qui met à mal le mythe de la belle juive, la peinture d'une héroïque prostituée juive patriote qui résiste à l'ennemi prussien et incarne l'orgueil national, l'extrait d'*Au soleil* que *La France juive* met en avant, et enfin la figure conforme aux clichés les plus antisémites d'un homme d'affaires véreux, l'œuvre des six premières années nous donne une image instable et flottante du personnage juif, personnage à identités multiples. De l'année 1880 – début de la carrière littéraire de l'écrivain – à l'année 1886, tiraillé entre des représentations diverses et presque antinomiques, le personnage juif dans l'œuvre de Maupassant, tantôt figure exemplaire et admirable qui semble née d'une vision philosémite, tantôt – selon le fantasme antisémite sous-jacent auquel Drumont donnera forme en 1886 – escroc d'envergure ou infâme usurier, ne semble pas porteur d'un point de vue idéologique précis.

Ces années-là, 1880-1886, enregistrent la naissance du terme d'antisémitisme en même temps que le phénomène qu'il désigne commence à sortir de l'ombre, comme on l'a vu avec le krach de l'Union générale en 1882. Pour Michel Winock – et Maupassant confirme l'idée quand, évoquant les juifs d'Europe et des grandes villes d'Algérie, il parle de « nos voisins » et de « nos amis » :

Jusqu'aux années 1880, *grosso modo*, l'intégration des juifs est allée bon train avec la place nouvelle que certains prennent dans la société ; la coexistence pacifique entre juifs et non-juifs est avérée²⁷.

Mais en 1886, *La France juive* de Drumont marque d'une pierre noire la cohabitation entre juifs et non-juifs, fait sortir ses contemporains d'une sorte d'innocence en montrant la démesure et la pathologie que charrie la passion antijuive.

De souterrain, confus et peu élaboré qu'il était, l'antisémitisme trouve avec Drumont son porte-parole et devient machine de guerre. La France est à un tournant. Car, comme le tout aussi virulent antisémite Léon Daudet l'a écrit dans ses *Souvenirs*, il revient à *La France juive* d'avoir désigné « à jamais l'ennemi commun », de l'avoir porté au grand jour :

« Désormais dans la guerre franco juive, dont dépend le sort de la France, il y aura des hauts et des bas, mais il n'y aura plus de confusion. Ce ne sera plus, comme de 1789 à 1886, un combat de nuit »²⁸.

d'antisémitisme, d'ailleurs, ne l'empêchera pas d'épouser la fille de celui qu'il traite de la sorte.

27. Michel Winock *La France et les juifs*, Seuil, 2004, p. 48.

28. Léon Daudet, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques et médicaux*, Nouvelle Librairie Nationale, 1920, p. 135.

Or le roman *Mont-Oriol*, paru huit mois après *La France juive*, dans une période aussi chargée de l'histoire des mentalités, évoque la naissance d'une station thermale menée de main de maître par un homme d'affaires juif, Andermatt, marié à une jeune femme de l'aristocratie, la fille du marquis de Ravenel. Le roman donne un rôle clef au banquier juif, au centre des deux intrigues du roman, comme homme d'affaires engagé dans une vaste entreprise que le roman suit dès sa création et comme mari trompé qui, à son insu, porte la paternité d'un enfant qui n'est pas le sien. Il semble intéressant de sonder le personnage juif du troisième roman de Maupassant, en le comparant à celui de Walter de *Bel-Ami* paru l'année précédente, avant la sortie de *La France juive*, et en gardant à l'esprit que le pamphlet de Drumont a connu le succès que l'on sait au moment même où Maupassant rédigeait *Mont-Oriol*.

« Les eaux glacées du calcul égoïste »²⁹

Une immense soif d'argent porte les deux personnages juifs, Walter et Andermatt, ivres de profit et de bénéfices. L'argent, sorte d'addiction, constitue ce qui nourrit leur énergie, toute leur vie se ramenant à elle. À peine la source à l'origine de la station thermale de Mont-Oriol est-elle découverte, qu'Andermatt entrevoit les sommes qu'elle promet (« Il y aurait une fortune à faire ici »³⁰) : la source transparente qui jaillit après l'explosion est une source d'or transparent et, une ville d'eaux, affirme-t-il immédiatement, c'est « une grosse affaire »³¹. Gontran dit entendre « dans [la] tête [de son beau-frère] le même bruit que dans les salles de Monte-Carlo »³², bruit des pièces d'or qui s'entrechoquent, qui sonnent et trébuchent. Le narrateur approuve le jugement de son personnage : « Andermatt, en effet, éveillait l'idée d'une énorme machine humaine construite uniquement pour calculer, agiter, manipuler mentalement de l'argent »³³. Réaliser son projet de station thermale obsède l'homme d'affaires, le prend, l'absorbe : toute sa vie, à partir de ce moment, et jusqu'à la fin du roman est phagocytée. De même qu'Andermatt anticipe dans la source découverte la ville d'eau à venir, Walter voit dans l'affaire marocaine l'assurance d'un profit colossal qu'il saura exploiter. Conformément au stéréotype antisémite les personnages juifs des deux romans adulent « l'argent tout-puissant ».

Pour l'un comme pour l'autre, leurs mariages sont des questions d'intérêt : Walter épouse une fille de banquier de la bourgeoisie ; Andermatt, la fille d'un marquis, certes sans grande fortune, mais qui lui ouvre les portes de l'aristocratie parisienne³⁴. Bien que le lien de l'homme d'affaires de *Mont-Oriol* avec sa femme semble pauvre sur le plan affectif, Andermatt semble, selon les canons traditionnels, un « bon mari », attentif aux besoins matériels

29. Karl Marx, *Manifeste du Parti communiste*.

30. *Mont-Oriol*, Folio, éd. M-CI. Bancquart, p. 77.

31. *Ibid.*, p. 84.

32. *Ibid.*, p. 86.

33. *Id.*

34. « Il avait épousé, par adresse, la fille du marquis de Ravenel pour étendre ses spéculations dans un domaine qui n'était point le sien », *ibid.*, p. 42.

de sa femme, et très attaché à elle. Quand il fait un geste d'approche tendre vers Christiane et qu'elle le repousse, terrorisée – elle s'est unie à Paul peu auparavant – il n'en prend pas ombrage et court vers ses affaires. À Paul, l'amant, qui, jaloux, s'inquiète d'un éventuel rapprochement de la jeune femme avec son mari, elle répond : « Oh ! il n'y tient guère... »³⁵. Tout semble suggérer que ses affaires lui tiennent lieu de libido et les paroles de Christiane le confirment : « William ne s'occupe jamais de moi, ses affaires lui suffisent »³⁶. Et les deux hommes d'affaires juifs sont tous deux tellement occupés que leurs femmes trouvent des compensations extraconjugales sans qu'ils en aient le moindre soupçon. Andermatt ne fait pas plus de sentiment avec le mariage de son beau-frère qu'il n'en fait avec le sien : conseiller matrimonia-financier de Gontran, il invite le jeune homme à séduire Charlotte Oriol dont la dot est, croit-il, constituée des terres qu'il convoite. Mais quand le spéculateur apprend que les terres tant désirées iront de fait à la sœur aînée, il invite le jeune aristocrate chasseur de dot à changer son projet d'épauler, à cesser sa cour avec l'une pour séduire l'autre : si ce n'est Charlotte, ce sera donc sa sœur, Louise. Hors du cercle familial, les relations de l'homme d'affaires de *Mont-Oriol* ne changent pas de nature : quand Andermatt perçoit la mine accablée de Paul qui vient de découvrir la fin de sa passion pour Christiane, l'interprétation qu'il donne du désarroi du jeune homme frôle le tragi-comique : « Et depuis que vous êtes arrivé on dirait que vous perdez un million par jour, tant vous avez une tête désolée. » Pour lui, peines et pertes affectives n'ont pas d'existence, tout deuil se mesure à l'aune du chagrin d'argent³⁷. Les deux hommes évaluent chaque chose, non à sa valeur artistique ou humaine, mais à sa valeur marchande : Walter achète, pour l'exhiber, un tableau religieux d'une valeur colossale : 500.000 francs et Andermatt un Théodore Rousseau³⁸ dont il précise immédiatement le prix (10.000 francs).

Nos deux romans, à travers leurs personnages juifs mettent en récit « les eaux glacées du calcul égoïste », que – capitalisme oblige – les eaux chaudes de la station de Mont-Oriol ne réchaufferont pas. Pourtant, les ressorts de cette quête d'argent ne sont pas donnés comme semblables chez les deux protagonistes juifs : la soif de revanche qui anime Walter est loin d'être celle du héros de *Mont-Oriol*.

Ce n'est que dans la dernière partie de *Bel-Ami* que nous apprenons que Walter, avant d'acquiescer sa fabuleuse fortune, vivait sa condition de juif comme une marque d'infamie. C'est lui-même, dans ses monologues intérieurs, qui se nomme, à trois reprises « le juif Walter », reprenant à son propre compte la désignation humiliante dont il a dû être affublé : « Il n'était plus le juif Walter, patron d'une banque louche, directeur d'un journal suspect, député soupçonné de tripotages véreux. Il était Monsieur Walter, le

35. *Ibid.*, p. 197.

36. *Ibid.*, p. 195.

37. Autre exemple de cette conception économique-financière du mariage : sa réponse à Paul qui lui annonce son désir d'épouser Charlotte : « A-t-on idée de se marier avec votre fortune ? vous embarrasser d'une femme quand vous les avez toutes ? », *ibid.*, p. 328.

38. Théodore Rousseau, pilier de l'école de Barbizon, était un des peintres les plus connus de l'époque.

riche Israélite. »³⁹ La colossale fortune qu'il a acquise sur le dos de l'emprunt marocain lui donne la reconnaissance à laquelle il aspirait et lui offre une promotion identitaire et sociale : il appartient désormais à une famille reconnue, qui a pognon sur rue, à côté de ses « frères israélites, riches comme lui »⁴⁰.

Pour montrer à la face du monde qui il est devenu, préoccupé par la montre⁴¹ et l'ostentation, le banquier juif achète un hôtel particulier princier, clefs, meubles et décoration en mains, ainsi qu'une œuvre d'art reconnue par tous comme le chef-d'œuvre du siècle. Cette toile, qui représente une scène religieuse, *Jésus marchant sur les flots*, le juif honteux qu'est Walter la choisit précisément pour son motif chrétien. Elle devient un instrument de sa vengeance et de sa jubilation : en « séquestrant » ce chef d'œuvre de l'art religieux, il contraint le tout-Paris catholique à se rendre chez lui, lui le juif Walter, le « décide » dans l'imaginaire chrétien, et à se soumettre à son bon vouloir. Il semblait leur dire, victorieux : « Voyez, j'ai payé cinq cent mille francs le chef-d'œuvre religieux de Marcowitch, *Jésus marchant sur les flots*. Et ce chef d'œuvre demeurera chez moi, sous mes yeux, toujours, dans la maison du juif Walter. »⁴²

L'épisode reprend un thème antisémite majeur, celui du peuple humilié qui se venge et que des siècles de préjugés – comme « la fable »⁴³ du juif décide – ont marqué.

Le banquier juif triomphant, cible privilégiée de l'antisémitisme

Andermatt, lui, dans le roman qui suit de quelques mois *La France juive*, est loin d'être présenté comme un juif honteux qui prendrait sa revanche. Il revendique son appartenance : il est juif. Un point, c'est tout. Juif et heureux de l'être. Il ne rentre pas dans les distinguos de Walter, se moque d'être juif ou israélite. Constamment attaqué par Gontran et sommé de s'expliquer sur sa judéité, l'homme d'affaires reprend la définition du jeune homme pour qui juif égale homme d'affaires : « Vous me reprochez d'être juif c'est-à-dire *de gagner de l'argent, d'être avare, d'être spéculateur à friser la filouterie*⁴⁴ ». Aux piques antisémites de son beau-frère sur son avarice, il répond pied à pied, distingue l'avarice – qu'il récuse – de l'attention vigilante à la valeur marchande, exacte des choses – à laquelle il adhère : « Et nous sommes tous comme ça dans notre race et nous avons raison. »⁴⁵ Il assume son altérité, son « identité » de juif qui pour lui se confond avec celle de l'homme d'argent. Pour son entourage et pour Andermatt lui-même, « l'identité » juive n'est ni une religion, ni une caractéristique « raciale », c'est l'homme de la finance porté à son plus haut point de puissance.

39. *Bel-Ami*, Le Livre de Poche, p. 317.

40. *Ibid.*, p. 319.

41. Il demande à sa fille Suzanne, qui a fait visiter son hôtel particulier à Bel-Ami : « Avez-vous *tout* vu ? Dis Suzanne, lui as-tu *tout* montré ? », *ibid.*, p. 327.

42. *Ibid.*, p. 319.

43. Terme emprunté à Michel Winock.

44. *Ibid.*, p. 259.

45. *Id.*

Mais l'argent, pour lui, contrairement au banquier de *Bel-Ami*, Walter, n'est ni l'instrument de sa vengeance ni une fin en soi, c'est un moyen de monter des projets. Le roman ne dira rien des Andermatt à Paris, de leur luxe, de leur train de vie, propos qui détourneraient le récit de son objectif : la réalisation en province d'un vaste projet capitaliste. *Mont-Oriol* donne à imaginer le brasseur d'affaires, là, à Enval en train de monter sa station thermale. En constante ébullition, Andermatt se fait expliquer le système géologique de la contrée⁴⁶, négocie – âprement, conformément au cliché – les prix des terres, remonte à Paris pour organiser son conseil d'administration, revient, fait affaire avec une société de Berne qui construira des chalets pour appâter les médecins, repense l'infrastructure des voies et les chemins autour de Mont-Oriol, organise le mariage de Gontran, le baptême des sources. Véritable chef d'orchestre, il déborde d'activités et donne le tournis.

Avec une emphase un peu ridicule, il fait l'apologie de la libre entreprise, en glorifie l'élan et emporte par son enthousiasme, sinon l'adhésion du lecteur⁴⁷, du moins sa curiosité amusée :

Ah ! vous ne comprenez pas, vous autres, comme c'est *amusant*, les affaires [...] les grandes affaires, les nôtres ! Oui, mon cher, quand on les entend bien, cela résume tout ce qu'ont aimé les hommes, c'est en même temps la politique, la guerre, la diplomatie, tout, tout ! Il faut toujours chercher, trouver, inventer, tout comprendre, tout prévoir, tout combiner, tout oser ! [...] Et je me bats, sacrebleu ! Je me bats du matin au soir contre tout le monde, avec tout le monde. Et *c'est vivre, cela, c'est vivre largement*, [...] Cristi, c'est *amusant* [...] J'en ai maintenant pour trois ans de *plaisir* avec ma ville⁴⁸.

Torrent enivré de lui-même, Andermatt balaye tout scrupule autour de l'argent et dénonce tout un héritage culturel qui pense que l'argent, c'est toujours suspect. Il incarne le capitalisme avec sa créativité – ce village d'Enval qui végétait, il lui donne vie, une vie active, il en fait une station thermale, le haut lieu d'un tourisme fortuné, au centre d'un réseau de voies de communication – mais aussi avec sa cruauté, en ne s'adressant qu'à une élite aisée, en ruinant l'établissement rival dont il attire à lui le personnel et en s'appuyant sur les complicités de médecins douteux. Cette figure du financier juif est particulièrement intéressante sur le plan romanesque : elle permet d'explorer les ressorts du capitalisme grâce à un personnage qui, en même temps qu'il en est l'apôtre, est exposé à la passion antijuive et cristallise l'antisémitisme ambiant⁴⁹ que son beau-frère exprime sans complexe.

Par ailleurs, en faisant de ce génie des affaires un joueur passionné, un hédoniste jouissant allègrement et largement de sa faculté de monter des

46. *Ibid.*, p. 78.

47. Rhéteur enthousiaste, Andermatt manie la langue française avec brio, contredisant une fois de plus les affirmations de Drumont : « Le Juif [...] garde toujours je ne sais quel accent guttural qui le décèle à un observateur attentif. [...] [les Juifs] n'arrivent que rarement à parler [la langue du pays dans laquelle ils habitent] assez correctement pour qu'on ne puisse pas les distinguer des indigènes », *LFj.*, p. 23. L'on connaît la jubilation de Maupassant à traquer les accents de ses personnages. Or, Andermatt a une langue puissante sans le moindre accent.

48. *M-O*, p. 84-85. C'est nous qui soulignons.

49. Voir *La France juive* et la mention récurrente des « trois milliards » de la famille Rothschild.

projets, rayonnant d'élan vital et qui transforme la profession de foi hugolienne « vivre, c'est lutter » en « vivre, c'est spéculer », Maupassant prend là aussi le contre-pied du stéréotype du juif sombre et morose : « dans son essence même, affirme Drumont, le Juif est triste »⁵⁰.

Les personnages juifs, la loi et la religion catholique

Pour le personnage de Walter, tel que le texte nous le donne à voir, seuls comptent « l'épate »⁵¹ et les signes extérieurs de richesse. Pour obtenir la reconnaissance qu'il brigue, le banquier directeur de journal est prêt à tout pour sortir de son statut de « juif Walter ». Son journal navigue en eaux noires⁵², sert ses intérêts, soutient ses spéculations ; l'opportunisme est sa seule ligne de conduite :

La Vie française était avant tout un journal d'argent, le patron étant un homme d'argent à qui la presse et la députation avaient servi de leviers. Les inspireurs et véritables rédacteurs de *La Vie française* étaient une demi-douzaine de députés intéressés dans toutes les spéculations que lançait ou que soutenait le directeur⁵³.

Malversations, escroqueries et délit d'initiés sont ses armes.

Grâce à des articles, il coule un ministre. Le nouveau ministre des affaires étrangères Laroche-Mathieu, un des plus gros actionnaires de son journal, et le journal lui-même manipulent l'opinion en faisant croire que la France renonce au Maroc au profit de l'Italie, pour que les actions soient revendues. Comme prévu, les actions baissent et les deux acolytes, Walter et Laroche, les rachètent. La France alors fait une expédition au Maroc et le ministre et le directeur en cheville revendent leurs actions qui, entre temps, ont été multipliées par sept. *Bel-Ami* dénonce la collusion du pouvoir, de la presse et de la finance. C'est donc sur une escroquerie de grande envergure que Walter, le protagoniste juif de l'ère pré-Drumont, établit sa fortune : la finalité du journal était, à coups de fausses nouvelles voulues comme telles, et de manipulations de l'information, de soutenir ses opérations de bourse et ses diverses entreprises.

Le portrait d'Andermatt, le personnage juif de la seconde heure, est plus subtil. Grâce à son dynamisme, à sa faculté de mobiliser des actionnaires qui apportent des capitaux, Andermatt le spéculateur consolide et multiplie sa fortune en s'appuyant toujours sur les lois du marché. Il respecte le protocole – sinon scientifique, du moins technique – en vérifiant la composition de l'eau et ses éléments bénéfiques avant de se lancer dans l'aventure, achète les terres du père Oriol, au bout du compte, sans les sous-estimer et lui fait octroyer – grâce à la ténacité et à l'âpreté du paysan – le quart des bénéfices de la Société. Habile, le banquier constitue un conseil d'administration à sa botte et y intègre stratégiquement même comme actionnaire le docteur

50. *LFj*, p. 69.

51. Terme de Georges Duroy.

52. Feuille qui, selon l'expression de Norbert de Varenne, « naviguait sur les fonds de l'État et sur les bas-fonds de la politique », *Bel-Ami*, p. 131.

53. *Id.*

Latonne, lui-même médecin de la station. Il s'attire la bienveillance et la caution de l'église locale en faisant bénir les sources. Fin psychologue, il connaît par intuition ce qu'on appellerait aujourd'hui la psychologie de la motivation⁵⁴ et s'entend à tirer les ficelles de ceux dont il a besoin : en donnant à la station le nom du paysan qui a vendu ses terres, il le muselle, en baptisant les sources du nom des filles d'Oriol, il les honore à bon compte et se les attache. Il sait « gagner » les collaborateurs qui lui sont utiles, comme les médecins parisiens (pour leur riche clientèle) en leur faisant construire des chalets à un prix extrêmement avantageux pour eux : propriétaires sur place, ils auront intérêt au bon fonctionnement de la boutique. Et, pour défendre son idée auprès de ses actionnaires, il fait une savoureuse apologie de la « tolérance » de la libre entreprise à l'égard des pratiques douteuses et met judicieusement en question la vénalité « des médecins les plus célèbres » qui se cache derrière une respectabilité affichée.

Les médecins les plus célèbres, Messieurs, sont des hommes comme nous, qui ont des *faiblesses* comme nous. *Je ne veux pas dire qu'on pourrait les corrompre*. La réputation des illustres maîtres [...] les met à l'abri de tout soupçon de vénalité ! Mais quel est l'homme qu'on ne peut gagner en s'y prenant bien ?⁵⁵

Le procédé de prétériton – « *je ne veux pas dire qu'on pourrait les corrompre* », mais je le dis quand même – dénonce, de fait, le recours à la corruption « douce » que rend possible le libéralisme. Dans toutes ses affaires, le banquier s'est fixé une ligne, non d'honnêteté scrupuleuse, mais de respect de la loi : la ruine de la société rivale et l'appel de son personnel appartiennent au jeu de la libre concurrence. Pendant des mois, convaincu du pouvoir quasi magique des eaux, il ne met pas en question la guérison du père Clovis qui favorise grandement ses affaires⁵⁶, puis, coincé par le simulateur qui le fait chanter, il exploite la supercherie à son avantage, la transforme en réclame. Quoique averti de « la valeur relative des trois charlatans d'Enval »⁵⁷, les médecins du lieu, il ne pousse pas plus loin l'investigation et n'hésite pas à faire appel à eux, piliers de la station à venir par leur notoriété locale. Il couvre le trucage des bulletins météorologiques proposé par le docteur Latonne, entorse à l'intégrité, petite turpitude, mais c'est le médecin qui est l'instigateur de la manipulation. Il se bat ruse à ruse avec Oriol et lui fait écrire la promesse de dot de sa fille sur du papier timbré, invention de sa part sans autre valeur que celle qu'il fait semblant de lui prêter. Si ses décisions ont le côté trouble d'incitation et de pression d'un homme malin qui tire profit des lois du marché et de la grande loi de l'intérêt qui conduit chacun, jamais il ne franchit la frontière de la légalité, il reste dans la logique de l'affaire capitaliste, de ses « petits arrangements avantageux pour tout le monde »⁵⁸ et de ses accommodements. Derrière l'homme, c'est tout un système que Maupassant met en scène.

54. « La nature humaine est invariable, il faut la connaître et s'en servir », *Mont-Oriol*, p. 202.

55. *Ibid.*, p. 189.

56. « Il n'est pas possible qu'il ne guérisse point avec ce que nous avons trouvé dans l'eau ! », *ibid.*, p. 156.

57. *Ibid.*, p. 159.

58. *Ibid.*, p. 268.

Entre le roman de 1885 et celui de 1886, les comportements des deux personnages juifs sont très différents. À l'attitude foncièrement malhonnête, aux « gains iniques », à la « fraude », à l'« escroquerie », aux « vols » de la « juiverie tripotante », aux « détournements d'argent » d'« abjects tripoteurs » que Dumont prétend dénoncer à pleines pages et que Walter incarne, fait face, en 1886, la figure du juif capitaliste, certes, mais œuvrant toujours dans le cadre de la loi, mélange complexe de bonne et de mauvaise foi et d'honnêteté limite.

Les mariages exogames sont le premier signe de l'intégration des juifs. Dans les deux cas, nos héros se marient avec des femmes catholiques, l'une de la bourgeoisie, l'autre de l'aristocratie.

De l'intégration de Walter, nous savons qu'il appartient à la vie politique – il est député – et à la vie parisienne comme directeur de journal. Mais, comme ce n'est pas un personnage principal, nous savons peu de choses de son environnement. Il compte sur la soirée qu'il organise autour du tableau du Christ pour se faire de nouvelles connaissances : le détail laisse à penser qu'au-delà de son intégration politique et professionnelle, son intégration dans la vie parisienne n'est pas des plus réussies.

Sur ce plan encore, l'opposition avec Andermatt est évidente. Ce dernier ne se livre pas à un coup tordu comme l'achat d'une œuvre d'art chrétienne pour obtenir les faveurs des catholiques ou les soumettre à son bon plaisir en leur montrant – ou non – son tableau. Il joue le jeu de la religion catholique, qui sert ses intérêts, et fait bénir les sources. C'est même lui – et la scène est cocasse – qui, lors de la fête inaugurale de la station, régente l'ordre de la procession à la sortie de l'église : « Andermatt cria : " Enfin, enfin ! Dépêchez-vous donc ! Tenez, voici l'ordre : deux enfants de chœur, deux chantres en surplis, la croix, l'eau bénite, le prêtre, puis Christiane [...] »⁵⁹.

Les deux romans ne donnent aucun écho aux propos délirants de Drumont sur le complot juif « des fanatiques contre le Christ » envers la religion dominante ; ni Walter ni Andermatt ne jettent « dans le tombereau à ordures les crucifix de nos églises »⁶⁰. Les égards de nos deux héros vis-à-vis du catholicisme prouvent au contraire leur parfaite intégration et même une large complicité quand ils peuvent tourner la religion catholique à leur avantage et s'en servir.

Autocensure, désignations délibérément partiales.

Le personnage d'Andermatt est privé dans le texte définitif d'un passage qui, dans le manuscrit, s'étendait approximativement sur une page, variante que signale Louis Forestier dans ses notes de l'édition de la Pléiade⁶¹ et qu'il reprend de l'édition Conard. La page supprimée de l'édition originale – qui figure à la fin de cet article, en annexe – s'ouvrait sur les propos démesurés et harpagonnesques d'Andermatt (« Qu'est-ce qu'une exploitation pareille ? On

59. *Ibid*, p. 212.

60. *LFj*, p. 21.

61. Maupassant, *Romans*, Bibl. de la Pléiade, p. 676.

me vole de tous côtés [...] ! ») à l'adresse du facteur de la station qui⁶² priait l'homme d'affaires de lui régler le montant de courses passées. Cette simple demande – pour une somme modique – déclenchait l'indignation d'Andermatt qui, pour ne pas ouvrir sa bourse, montait un stratagème où mesquinerie du procédé et savants calculs révélaient une pyramidale et bouffonne pingrerie : Andermatt s'y signalait comme un champion du calcul mental à des fins cupides. Le dialogue devant l'employé, abasourdi par une telle tractation autour d'économies de bout de timbres, s'il avait été maintenu, aurait fait d'Andermatt un personnage ridicule pour qui il n'est pas de petit profit et l'aurait fait basculer dans la caricature sordide, ou bouffonne, selon le regard qu'on aurait porté sur elle. Ce passage supprimé, qui serait peut-être apparu comme un trait de satire burlesque dans l'ère pré-Drumont, donnait prise à tous les stéréotypes antisémites autour de l'avarice prêtée aux juifs : cette correction a-t-elle un rapport avec le succès de *La France juive* ? En tout cas, en épurant son roman de cette scène caricaturale, Maupassant confirme sa volonté, en 1886, de ne pas faire de son héros une marionnette humaine.

Les modalités de présentation du personnage juif dans les deux romans de 1885 et 1886 vont dans le même sens que cette censure du texte par l'auteur lui-même. Véritable filtre qui oriente la perception des personnages, leur désignation d'emblée suscite une certaine bienveillance ou au contraire un rejet ou encore l'indifférence ou même le rire pour le personnage en question. Nommé au début du roman « M. Walter », tant que Duroy ne le voit que de loin, le directeur de *La Vie française* devient rapidement « Walter », mode de présentation relativement neutre. Maupassant tient son personnage à distance : jamais le lecteur ne connaîtra le prénom de l'homme d'affaires. En revanche, de façon assez fréquente pour un personnage secondaire, à dix-huit reprises, le texte l'appelle « le père Walter » : la désignation est marquée d'un certain mépris, d'autant qu'elle n'a jamais cette touche de tendre familiarité qu'elle pouvait avoir avec le père Goriot. Le personnage est ainsi nommé quand il est perçu par le personnel du journal, peu amène vis-à-vis de son patron, et par Georges Duroy qui rabaisse ceux qu'il côtoie ; mais, fait plus révélateur, il est désigné ainsi par le narrateur, notamment quand est évoquée la collusion Laroche-Mathieu / *La Vie française* et la mise en place de la crapuleuse affaire du Maroc :

[*La Vie française* devient] l'organe avoué du cabinet. Laroche-Mathieu était l'âme du journal et Du Roy son porte-voix. *Le père Walter*, député muet et directeur cauteleux, sachant s'effacer, s'occupait dans l'ombre, disait-on, d'une grosse affaire de mines de cuivre, au Maroc⁶³.

Le roman de 1885 n'hésite pas à prendre parti, avec les termes disqualifiants de « père Walter », accompagnés de ceux de « cauteleux » et de « muets », face à l'escroquerie de grande envergure qui se prépare. À plusieurs reprises la désignation « le vieux » s'ajoute à ces marques peu gratifiantes. Or, dans le roman postérieur à *La France juive*, à aucun moment

62. Par l'intermédiaire du père Printemps.

63. *Bel-Ami*, p. 282.

Andermatt n'est désigné ainsi. Il est soit « M. Andermatt », soit le plus souvent Andermatt seul ou encore le banquier ou l'homme d'affaires : jamais il n'est montré du doigt par sa simple désignation. Plus intéressant, encore, il est nommé très souvent « William Andermatt » ou simplement « William », à vingt-sept reprises, et il devient ainsi une sorte de personnage familier du lecteur. L'effet de proximité, de sympathie, même, est redoublé par les onze occurrences du sobriquet de William, « Will », employé par sa femme ou par son beau-père, bien sûr, mais aussi par le narrateur. Alors que « le père Walter », sorte d'indice supplémentaire de réprobation, apparaît quand s'ébauche l'affaire de délit d'initié, « Will » se manifeste principalement quand Andermatt revient triomphant de chez Oriol après avoir réussi la première étape de son projet de spéculation :

Un rire approbateur fit le tour de la table. Tous les yeux regardaient *Will*, toutes les bouches le complimentaient⁶⁴.

Le succès rapproche le personnage, l'homme d'affaires juif de *Mont-Oriol* n'est plus l'Autre irréductiblement autre, appartenant, pour le lecteur moyen, au monde lointain, fermé, fantasmé – parfois même jusqu'au délire – de la finance juive, mais il semble appartenir à son univers : « Will », pour les intimes, comme le dit la formule. Indice insistant, le sobriquet offre aussi, bien sûr, par l'intermédiaire de la langue anglaise, un concentré de la personnalité du personnage, de sa volonté de créer à partir de presque rien et d'arriver à ses fins grâce à sa volonté farouche : « je suis une volonté qui va », pourrait-il dire. L'auxiliaire du futur anglais suggère aussi l'homme du projet, toujours tourné vers l'avenir. La désignation des deux protagonistes juifs marque la volonté délibérée de Maupassant d'orienter différemment la réception des deux personnages par le lecteur, selon qu'ils appartiennent à l'ère pré-Drumont ou non.

Guy Andermatt ?

Curieusement, autant, avec l'homme d'affaires de *Bel-Ami*, Guy de Maupassant conçoit un type d'homme caricatural semblable à celui que Drumont outragera quelques mois plus tard, autant il met de lui-même, par petites touches, dans celui de *Mont-Oriol*. Il lui prête des qualités d'esthète : en pleine démarche commerciale auprès des Oriol, l'homme d'affaires voit une peinture flamande dans l'image des deux paysans devant lui, éclairés par une bougie : « Hein, quel beau Teniers »⁶⁵. Pour lancer la station qui voit le jour, Andermatt, qui cherche un nom de baptême avec soin, veille à ce qu'il ait des qualités sonores et qu'il « frappe l'oreille *comme un note de clairon* et entre dans l'œil comme un éclair »⁶⁶ : il trouve alors celui de Mont-Oriol, « qui *reste dans l'œil et dans l'oreille* ». Il joue avec le nom qu'il vient de trouver :

64. Il a convaincu le vieux paysan de lui vendre les terres qu'il convoitait ; il a constaté la guérison du paralytique puis est sur le point de repartir à Paris pour réunir les capitaux nécessaires (1^{re} partie, chap. 7).

65. *Mont-Oriol*, p. 90. Le jeune aristocrate qui l'accompagne, lui, dit préférer ses filles.

66. *Ibid.*, p. 184.

« Mont-Oriol ! Mont-Oriol ! », le faisant « sonner, le lanç[ant] comme une balle, en écout[ant] l'écho »⁶⁷ puis imagine et mime une saynète entre deux touristes autour du nom de la station. Le banquier n'est pas seulement sensible au bruit de l'or, il aime aussi le son des mots. Dans celui de Mont-Oriol sonne l'« or » de la deuxième syllabe, trésor de l'énonciateur (mon or) : les mots qui attireront les curistes à Mont-Oriol valent de l'or. Ce plaisir d'être à l'écoute des mots, de les faire sonner dans la bouche, de les faire rouler dans l'oreille pour dégager et explorer leur puissance sonore, c'est une qualité d'artiste, d'amoureux du langage⁶⁸. Or, c'est celle de Maupassant qui, trois ans plus tôt, écrit, à propos de Zola, que son nom « éclate *comme deux notes de clairon* [l'expression de l'homme d'affaires reprend donc à la lettre l'image du chroniqueur], violent, tapageur, *entre dans l'oreille* [nouvel emprunt de la créature à son créateur], l'emplit de sa brusque et sonore gaieté. Zola ! quel appel au public ! quel cri d'éveil ! et quelle fortune pour un écrivain de talent de naître ainsi doté par l'état civil. »⁶⁹ En prêtant sa propre sensibilité au langage à un homme d'affaires qui fait commerce de cette qualité-là pour mieux vendre sa station, Maupassant creuse le personnage du brasseur d'affaires, passionné, enthousiaste, et poète, donc, qui joue et jouit de la fonction poétique des mots, même si c'est pour l'instrumentaliser.

Andermatt partage avec Maupassant son sens de la « réclame » – publicité disons-nous aujourd'hui – l'homme d'affaires sait que le nom même de la station est sa première publicité, qu'il lui faut gagner les médecins, principaux pourvoyeurs d'habitues des stations thermales et conquérir la clientèle. De son côté, en 1887, l'écrivain s'associe à une vaste opération publicitaire autour du « Horla » en acceptant que la Société aéronautique française baptise un nouveau ballon en construction du nom même du conte, « Le Horla », puis en participant à une ascension qu'il relate dans sa chronique « De Paris à Heyst »⁷⁰. On se souvient aussi des tractations de l'écrivain avec ses éditeurs, quand il ne veut pas quitter Havard, malgré qu'il en ait, car il sait que le succès d'un nouveau livre stimule les ventes des anciens ouvrages. Il sait attendre le moment le plus favorable à la vente pour la sortie d'un ouvrage ; il « gère » en véritable homme d'affaires ses parutions en faisant jouer la concurrence entre ses différents éditeurs. Par ailleurs, le souci de la valeur marchande des choses et de leur estimation à leur juste prix qui

67. *Ibid.*, p. 185.

68. Maupassant fait-il la nique à Drumont pour qui « le Juif [...] n'a point cette culture raffinée, ce superflu intellectuel [...], on ne rencontre que très rarement chez lui ces théories brillantes, ces aperçus piquants, ces paradoxes amusants », *LFj*, p. 20. Ou encore « L'intelligence du Sémite si perspicace et si déliée est au fond bornée, il n'a ni la faculté de prévoir, ni celle de voir au-delà de son nez recourbé sur la terre, *ni le don de comprendre certaines petites nuances délicates* comme des fleurs qui sont les seules choses en ce monde qui méritent que l'homme expose sa vie sans regret », *LFj*, p. 15.

69. *Chroniques*, t. 2, 10/18, p. 306. Dans les trois syllabes d'Étretat, l'écrivain entend un petit nom « nerveux et sautillant, sonore et gai, [...] né de ce bruit de galets roulés par les vagues », *ibid.*, t. 1, p. 45.

70. Marlo Johnston, *op. cit.*, p. 701-704. Le retentissement de ce voyage sera tel que Maupassant, se sentant brocardé, se justifiera : « Ce n'est pas moi qui a eu l'idée de donner le nom de mon livre à un ballon et j'ai l'air maintenant pour tout le monde d'avoir fait un tambour de ce ballon », Suffel, n° 465.

préoccupe tant Andermatt rappelle les « mathématiques échevelées »⁷¹ et serrées de l'écrivain avec ses éditeurs, luttant à la ligne, au mot, à la lettre même pour être payé au juste prix de son talent : « Pour les 9 lettres que votre ligne compte en plus que deux lignes de journal je devrais donc toucher 25 c. plus une fraction – soit, en chiffre rond, 0,25. C'est donc 2 fr 25 par ligne de la Revue que vous me devez [...] et non 2 fr. ». Maupassant conte et recompte, ligne à ligne, lettre à lettre.

Il est aussi possible de s'amuser des premières velléités de spéculation immobilière du jeune Maupassant qui, à 25 ans, alors employé de ministère, entrevoit, sur un terrain de Bezons, entre deux promenades en canot, une éventuelle plus-value foncière de plus de 150% en 2 ans :

Nous aurons l'année prochaine les tramways à Bezons, ce qui changera le pays du tout au tout. Si j'avais de l'argent, j'achèterais en ce moment un beau morceau de terre à vendre que je connais. La meilleure terre du pays, contre la rivière dans Bezons, 9000 mètres à 1 fr. 50 le mètre, et je serais bien certain de le revendre 4 fr. le mètre d'ici à deux ans, mais il y a, paraît-il, déjà des amateurs sérieux⁷².

Enfin, l'énergie, la force vitale d'Andermatt s'apparente à celle de Maupassant dont on se demande, quand on évoque sa biographie, comment il a pu en dix ans écrire l'œuvre colossale qu'il a laissée, tout en ayant une riche vie sociale, en faisant du sport de façon parfois frénétique, en séjournant en Suisse, en Italie, à Londres, en Corse, en se partageant entre la Normandie, les bords de Seine, Paris, le sud de la France, en partant en Afrique du nord – d'abord comme reporter dans des conditions extrêmement aventureuses et risquées, puis à titre personnel pour plusieurs mois –, en menant la vie amoureuse que l'on connaît, en fuyant la vie parisienne à bord d'un bateau qu'il conduit lui-même ; le tout dominé par de graves problèmes de santé qui prenaient une grande partie de son temps et de son énergie créatrice.

Andermatt ne se réduit donc pas au stéréotype de l'homme d'argent juif fantasmé par Drumont, ivre de sa puissance d'homme d'affaires qui connaît et exploite les ressorts et les ficelles du capitalisme. C'est un personnage fait des tendances les plus opposées : une grande désinvolture vis-à-vis des femmes – on les prend et les rejette suivant les terres qu'elles apportent parce que leurs dots sont leurs plus grands attributs – en même temps qu'une grande dépendance vis-à-vis de celle qu'il a épousée ; un détachement certain lié à des qualités d'entregent, le tout conjoint à l'image d'un père comblé qui s'occupe de « son » enfant avec la tendresse et la sollicitude d'un père d'aujourd'hui ; une froideur calculatrice qui voisine avec une grande chaleur d'imagination, un certain charisme et une grande générosité s'appuyant sur une solide indulgence vis-à-vis de son beau-frère et de ses propos souvent antisémites : « Andermatt ne se fâchait jamais et se prêtait à toutes ses plaisanteries, en homme supérieur, sûr de lui. »⁷³ Doté de côtés inattendus et

71. L'expression empruntée à Émile Villemot est citée par Marlo Johnston : Maupassant se livre à ces calculs quand *La Revue illustrée* publie *Fort comme la mort* et que l'écrivain conteste le décompte fait par la revue, *M.J* p. 822.

72. *Correspondance*, lettre de Maupassant à sa mère, Paris, 29 juillet 1875.

73. *Mont-Oriol*, p. 86.

surprenants, non seulement le héros du troisième roman de Maupassant, l'homme d'affaires juif, ne ressemble pas aux figures masculines monolithiques des deux premiers (Julien dans *Une vie*, Georges Duroy et Walter dans *Bel-Ami*), mais il est bien loin de cette figure de l'altérité absolue, monstre inhumain qu'il incarne pour Drumont et des images fanatiques et délirantes surgies à toutes les pages de *La France juive*. Dédiabolisé, William ou Will Andermatt – et non « le » juif imaginé par Drumont – qui emprunte quelques traits à l'écrivain lui-même, pourrait s'apparenter aux proches du lecteur, à « nos voisins », peut-être même à « nos amis », pour parler comme Maupassant dans *Au soleil*.

Andermatt ou le mythe écorné des « puissants de la terre »

Derrière les contradictions du spéculateur juif et parallèlement à l'analyse de la réalisation d'un projet capitaliste dans une station thermale, Maupassant poursuit son investigation autour de la grande maîtresse de l'humanité, l'illusion, et continue son entreprise de dévoilement des « illusions intéressées où se berce la pauvre humanité »⁷⁴ : Andermatt n'y échappe pas, avec tout le personnel du roman. Les stations thermales nourrissent cet espoir de guérison, de bien-être et de pleine santé avec des eaux qui semblent résoudre tous les maux. Christiane et Paul vivent leur rêve d'amour, puis le voient s'écrouler, Gontran celui de pouvoir dépenser, avec largesse et prodigalité, l'argent qu'il n'a pas. Andermatt, qui se proclame faire partie des « puissants d'aujourd'hui », « [d]es vrais, [d]es seuls puissants »⁷⁵ est porté par un rêve de domination. Or, « le juif, maître des rois, soutenant les trônes ou les laissant crouler »⁷⁶, selon le rêve de Mme Icardon, et selon le fantasme antisémite, l'homme puissant, l'incarnation de l'esprit d'entreprise, celui dont le narrateur hétérodiégétique, confirmant les propos admiratifs de ses familiers, note qu'il apporte toujours « netteté » et « précision » dans ses affaires, construit son projet et le réalise, poussé par une grossière erreur d'appréciation : l'intelligence abusée, il se laisse bernier pendant un an, le temps que se monte la station thermale, par la manipulation de paysans roués qui font d'une fausse guérison un « miracle » : celui qui veut tout maîtriser, qui comprend tout et prévoit tout, de fait, ne voit rien, l'esprit critique anéanti. Le nouveau Christ – l'allusion ne manque pas de saveur – dit au paralysé de marcher et il marche, comme si le miracle allait de soi. Le roman démonte les mécanismes de la croyance, la capacité humaine à s'illusionner. Andermatt trouvait dans la guérison du paralytique la « preuve » de la valeur de son projet : « il s'était laissé duper et convaincre, l'année d'avant, par l'envie seule dont il était mordu de croire à l'efficacité des eaux »⁷⁷. Pour monter une affaire, Andermatt a besoin d'y croire : la seule perspective des bénéfiques – même si une eau « miraculeuse » les augmente – ne suffit pas. Finauds, les paysans, qui trouvent le moyen d'« enflammer

74. « Autour d'un livre », *Chroniques*, t. 1, p. 283.

75. *M-O*, p. 85.

76. *Ibid.*, p. 52.

77. *Ibid.*, p. 269.

jusqu'à la frénésie l'ardeur du banquier »⁷⁸, dans le seul but, eux, de revaloriser leurs terres, ne s'étaient pas trompés : Andermatt, porté par une joie d'enfant immensément naïf, battant des mains, criait : « Bravo, bravo, admirable, bravo !!! »⁷⁹.

Et, étrangement, cette faille, cette navrante crédulité déconstruit le personnage de l'homme d'affaires tout-puissant mu par le seul profit, et ramène à de plus justes proportions l'image du juif menaçant et dangereux.

Autre aveuglement, Andermatt ne voit pas l'insatisfaction de sa femme, ni que, délaissée, elle s'intéresse à un autre, qu'elle porte l'enfant d'un autre. L'homme puissant, un impuissant de l'amour ? Là encore, le mécanisme est mis au jour : l'aveuglement du banquier est la condition de sa puissance ; s'il ouvrait les yeux, il lui faudrait consacrer du temps à sa femme, autant de temps pris à ses affaires.

Dans les deux cas, le rire de supériorité du lecteur devant l'infinie crédulité du personnage édulcore et désamorce la figure fantasmatique que donne Drumont des « maîtres de la terre ». Roulé dans les eaux chaudes d'une guérison « miraculeuse » puis d'un enfant providentiel, à quatre pages de la fin du roman, le colosse de la finance clame sa joie devant son enfant né des sources : « Moi-même, [...] j'ai pu expérimenter [la] puissance [des eaux] dans une personne qui bien m'est chère, et si ma famille ne s'éteint pas, c'est à Mont-Oriol que je le devrai⁸⁰ ».

Devant le petit ventre rond, la calvitie, l'époustouflante naïveté, et les pieds d'argile d'Andermatt, le mythe de l'homme du complot qui domine le monde, en sort quelque peu affaibli.

Le juif exploité : un révélateur social

En mettant au cœur d'un projet d'envergure un homme d'affaire juif, Maupassant explore les fonctionnements sociaux. De même que la prostituée, elle aussi rejetée et chargée de tous les maux, permet de dénoncer les « honnêtes » femmes, de même le banquier juif met en lumière les agissements de tous. Et si Andermatt dit à plusieurs reprises de celui avec qui il fait affaire « je le tiens »⁸¹, les autres personnages de la station le lui rendent bien. Maupassant nous montre un monde où tout le monde s'entre dupe : le paysan, « vieux renard »⁸², dupe Andermatt qui lui-même retourne la duperie ; les médecins n'ont plus qu'à exploiter la situation.

C'est sur un stratagème, on l'a vu, « un miraculeux miracle », que se fonde le lancement de la station. En monnayant à leur avantage les services d'un pauvre vieux braconnier qui, pour ne pas éveiller les soupçons des gendarmes sur son activité nocturne, simule une paralysie, les Oriol prennent la main sur l'homme d'affaires en le trompant : la fausse guérison multiplie miraculeusement par quatre le prix de leurs terres agricoles. Et, de son côté, pris dans une spirale de ruse et fort de la leçon des paysans, le faux

78. *Ibid.*, p. 95.

79. *Ibid.*, p. 165.

80. *Ibid.*, p. 357.

81. « Le banquier, sentant qu'il le tenait », *ibid.*, p. 183.

82. *Ibid.*, p. 170

paralytique Clovis, après avoir reçu son baptême de duperie, fait chanter Andermatt : ses bons et déloyaux services lui valent une rente qu'il soutire à l'homme d'affaires jusqu'à sa mort. L'avidité frauduleuse que l'antisémitisme attribue aux juifs devient l'apanage des paysans. De son côté, le Docteur Latonne, médecin crapuleux, tire immédiatement parti de la situation pour prouver « l'indispensabilité du retour » de la cure chaque année et faire du vieux Clovis son cobaye. Ce même médecin est au cœur de conflits d'intérêt : actionnaire de la station, il en est à la fois un de ses praticiens, en même temps qu'il est membre du conseil d'administration et, surtout, inspecteur. Les médecins, au centre du dispositif thermal et sur la sellette romanesque, exploitent sans vergogne la crédulité de leurs patients et leur souci de mieux-être⁸³ : leurs malades, d'ailleurs, ne sont pas des patients mais des clients. On cache la mort d'un curiste pour ne pas inquiéter les autres. À l'annonce des chalets créés à leur attention, trois professeurs parisiens se saisissent de l'aubaine et prennent alors la station nouvelle sous leur protection. Tous tirent parti, au mieux de leurs intérêts et, à la limite de la corruption, de leur collaboration avec Andermatt.

Par ailleurs l'alliance entre le banquier juif et la famille de Ravenel, cas d'intégration parfaitement réussie, installe le lecteur au sein de cette famille d'aristocrates et de ses mécanismes d'enrichissement. Le vieil aristocrate marie sa fille « à un des rois de la terre » avec l'espoir qu'elle sera une des femmes les plus riches de France, qu'on la « nommera comme on nomme les Rothschild »⁸⁴ et que sa fortune rejaillira sur lui. Après son mariage avec Christiane, Andermatt acquiert une position centrale dans la famille et devient l'homme providentiel de cette aristocratie à bout de souffle, au contraire de la famille Le Perthuis des Vauds (*Une vie*) qui, livrée à elle-même se voit condamnée à la ruine par sa largesse et par son incapacité à gérer son patrimoine. Éminence voyante⁸⁵, homme de confiance du marquis qui suit ses propositions les yeux fermés, le gendre juif libère l'aristocrate de basses besognes comme la spéculation et l'augmentation de son capital ou encore le choix d'une femme fortunée pour son fils⁸⁶.

La famille de Ravenel, grâce au mari de Christiane, échappe au désastre financier qu'auraient pu causer les dettes de Gontran. Le banquier juif prête constamment de l'argent à son dispendieux beau-frère qui, après avoir mangé l'héritage de sa mère, après avoir accumulé des emprunts considérables, vit aux crochets de son père, toujours sans le sou, mendiant – avec panache et élégance, cependant – l'argent qu'il ne rend pas. Andermatt est son comptable⁸⁷, son guide financier et fait office, on l'a vu, de conseiller

83. Les ordonnances sont fantaisistes (le docteur Honorat oublie systématiquement le nombre de verres qu'il vient d'ordonner : « deux de plus ou deux de moins, il n'y a que la source à s'en apercevoir », *ibid.*, p. 238), les effets des qualités de l'eau ne sont pas prouvés, la brochure médicale fait des promesses mirobolantes.

84. *Ibid.*, p. 168.

85. L'alliance ouverte, transparente et proclamée entre la famille Ravenel et Andermatt contredit les propos de Drumont sur « l'action souterraine » « du » juif, *LFj.*, p. 8.

86. Fait insigne, c'est lui, et non le marquis de Ravenel, qui, dans une scène surprenante, fait la démarche de demande en mariage de la fille Oriol à son père.

87. C'est Andermatt qui aligne les dettes du jeune homme, établit leur montant.

matrimonial. Les deux hommes forment un tandem financier⁸⁸ et sont liés par un intérêt réciproque : en donnant de la valeur aux terres des filles Oriol et donc à la dot que convoite Gontran, Andermatt renfloue le jeune homme, solde ses dettes avec la dot de Louise, et récupère lui-même les terres indispensables à son projet.

L'alliance entre le jeune de Ravenel et son beau-frère lève le voile sur une frange de l'aristocratie et sur cette classe de jeunes dandys en gilet blanc désargentés et cyniques du faubourg Saint-Germain (« qu'on devrait baptiser faubourg de Sainte Dèche »⁸⁹, plaisante Gontran), coureurs de dots de la « finance véreuse » en quête de « listes d'héritières comme on a des listes de maisons à vendre »⁹⁰. Pour le fils du marquis, aussi bien que pour le brasseur d'affaires, l'argent est la préoccupation majeure, le centre de toute pensée. Mais la condescendance qu'il a vis-à-vis de son beau-frère juif, qu'il attaque avec des piques souvent perverses, donne à voir que cette obsession est pour lui une maladie honteuse qu'il faut cacher, et dont il est de bon ton de plaisanter légèrement alors qu'elle l'étreint. Le bruit de l'or que Gontran entend résonner dans la tête de son beau-frère résonne tout autant dans la sienne, mais assourdi et étouffé par cette hypocrisie de classe. Et le mythe du juif parasite semble se retourner et que ce soit l'aristocrate qui en fasse les frais, lui, le vrai parasite du roman qui méprise « le juif » dont il profite à tous moments : « S'il avait poussé d'ailleurs sa petite sœur à épouser Andermatt, n'était-ce pas avec la pensée confuse, sinon bien arrêtée, que ce juif serait *exploité par toute la maison* et [...] il se serait méprisé lui-même de ne pas puiser dans la bourse de son beau-frère »⁹¹. Le roman ne mâche pas les intentions de Gontran, véritable prédateur aux allures séduisantes et désarmantes qui répond à son beau-frère, quand celui-ci lui fait remarquer qu'il n'a plus rien : « Rien en effet ... que mon beau-frère. »⁹²

L'image antisémite du juif qui, selon Drumont, s'empare du bien d'autrui, tel un coucou, de fait, s'applique à merveille au jeune aristocrate :

Le Sémite, il ne faut pas se lasser de le répéter n'a fait qu'exploiter ce que le génie ou le travail d'autrui avait conquis. Le véritable emblème du juif, c'est le vilain oiseau qui s'installe cyniquement dans le nid construit par les autres⁹³.

À cette image, s'en superpose une autre, celle du nom même des *Ravenel*. Le sens, chez Maupassant, se niche souvent dans les détails de l'onomastique. Or, le nom de cette famille appelle l'image d'une plante, *la ravenelle*. Avec ses racines profondes, cette plante blanche ou jaune aux pétales en forme de croix, aussi jolie que le mot lui-même est euphonique, appartient aux mauvaises herbes difficiles à arracher qui parasitent les champs de céréales et

88. Comme pour insister sur l'intérêt d'Andermatt au mariage de Gontran, ces deux hommes en cheville, le texte souffle un lapsus au banquier : « si j'avais entre les mains, *ou plutôt si nous* avions entre les mains toutes les terres [apportées par la dot de la fille Oriol] conservées par ce finaud de paysan ». Les intérêts de l'un sont ceux de l'autre.

89. *Ibid.*, p. 294.

90. *Ibid.*, p. 272.

91. *Ibid.*, p. 296.

92. *Ibid.*, p. 225.

93. *LFj*, p. 24.

nourrissent la terreur des paysans : le nom de Ravenel métaphorise donc le regard que pose le roman sur cette aristocratie qui exploite les finances de « ce » juif et pointe définitivement, de façon concentrée⁹⁴, les intentions dénonciatrices du roman face à cette classe oisive, plante nuisible qui vit aux dépens de ceux qu'elle méprise.

L'antisémitisme repose sur l'hostilité vis-à-vis de ceux à qui l'on attribue des caractéristiques, le plus souvent infâmes, qui leur seraient propres et dont seraient indemnes ceux qui les dénoncent. Drumont a soin d'établir une différence nette entre « le Sémite » et « l'Aryen », le « couple infernal de l'antisémitisme », comme le désigne Élisabeth Roudinesco⁹⁵ :

Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé, l'Aryen est enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu'à la naïveté. Le Sémite est un terrien ne voyant guère rien au-delà de la vie présente, l'Aryen est un fils du ciel sans cesse préoccupé d'aspirations supérieures, l'un vit dans la réalité, l'autre dans l'idéal⁹⁶.

Or, le miroir que tend Maupassant renvoie l'image d'un monde dont tous les acteurs sont aussi cupides les uns que les autres, qu'ils soient juifs ou non : les paysans ont, plaisamment, des doigts crochus ; les médecins, vénaux, se montrent avant tout soucieux de leurs innovations abracadabrantes et de leur profit personnel, semblables au docteur Bonnefille « embusqué [dans son cabinet] comme une araignée⁹⁷ dans sa toile »⁹⁸, – image ironiquement empruntée au bestiaire antijuif que Drumont exploite largement et qui fait les délices linguistiques de l'antisémitisme ; quant à l'aristocrate, stigmatisé d'emblée par le nom que lui donne le romancier, il semble plus juif que le juif. La vision du roman est aux antipodes de l'idéalisation délirante que propose Drumont du Français « natif », généreux et désintéressé « par nature » :

Un Français natif, un Français *naturel*, pour employer le mot de Saint-Simon, se dépouille de tout ce qu'il possède pour le donner aux pauvres, il marche pieds nus, il habite une chambre étroite blanchie à la chaux dont ne voudrait pas le domestique du domestique de Rothschild⁹⁹.

L'universelle tromperie que met en scène *Mont-Oriol* invalide le préjugé à l'égard des juifs qui n'ont rien à envier aux autres : autant que l'usure, qui serait, selon le fantasme de Gontran, par essence juive¹⁰⁰, la cupidité est loin

94. Maupassant, dans sa chronique « Les théories littéraires de Me Rousse », proclame l'importance des noms des personnages et cite Flaubert : « Quand le nom est trouvé j'ai l'homme ; je l'ai jusque dans ses tics, les habitudes de son corps, sa figure, ses mouvements, et dans tous les replis de son cœur », *Chroniques, Anthologie*, Le Livre de Poche, 2008, p. 1450. Cette chronique ne figure pas dans les autres éditions mentionnées.

95. Élisabeth Roudinesco, *Retour sur la question juive*, Albin Michel, 2009, p. 53 et suiv.

96. *LFj*, p. 13.

97. Doigts crochus et araignées appartiennent à la réserve d'images de Drumont.

98. *Mont-Oriol*, p. 38.

99. *LFj*, p. 17.

100. Quand l'homme d'affaires aborde avec son beau-frère la question des dettes du jeune homme, Andermatt lui précise ce qu'il doit : « Vous devez en outre à des usuriers ». / Gontran murmura d'un air hautain : / « Dites à des juifs. / Soit, à des juifs, bien qu'il y ait dans le

d'être une caractéristique discriminatoire juive. C'est, nous dit *Mont-Oriol*, la chose du monde la mieux partagée.

Entre le personnage juif de *Bel-Ami*, taillé à la serpe de ses malversations, et la figure de l'homme d'affaires juif engagé dans le lancement réussi d'une ville d'eau, c'est non pas le jour et la nuit, pour reprendre le titre d'un recueil de Maupassant, mais c'est la nuit et un jour gris. Car autant le personnage de Walter répond à la plupart des clichés antisémites les plus violents, autant Andermatt échappe aux fantasmes de cette sorte : c'est une figure du capitalisme dont l'écrivain explore les fondements à travers un personnage complexe et riche.

Si l'on replace les deux romans dans l'ensemble de la production de l'écrivain, et dans l'histoire de cette période, Maupassant en écrivant les pages douteuses d'*Au soleil* en 1884, puis *Bel-Ami* en 1885, loin de la vague anti-juive suscitée par la faillite de la banque catholique, peut se laisser aller à une sorte d'antisémitisme « innocent », et à l'époque perçu sans conséquences car bien loin de celles, dramatiques – et inenvisageables à ce moment de l'histoire – que l'on connaîtra plus tard. Mais le krach de 1882, qui fait émerger de violentes bouffées antisémites, le voit réagir avec la chronique « À qui la faute ? » et, dans la foulée, avec le conte « Mademoiselle Fifi » qui propose une vision philosémitique de l'héroïne. Quelques mois après la parution de *La France juive*, Maupassant met en scène un homme d'affaires juif complexe bien loin du fanatisme antijuif qui s'était manifesté avec et autour de Drumont. Il donne aussi un tableau de la société où le personnage juif révèle les intérêts des milieux d'argent, des propriétaires terriens, des aristocrates désargentés et du monde de la santé. Le livre de Drumont a porté à la conscience des esprits éclairés celle d'un phénomène nouveau porteur de haine vis-à-vis d'une partie de la population. Et, à un moment où la passion antijuive était courante, il n'est pas question pour Maupassant, qui a toujours dénoncé le fanatisme, de souffler sur les braises d'un antisémitisme pathologique.

ANNEXE

1. Réflexions autour du terme de « race » dans *Mont-Oriol*.
2. Le krach de la banque catholique vu par Maupassant dans sa chronique « À qui la faute ? ».
3. Pages d'*Au soleil* citées par Drumont dans *La France juive*.
4. Le passage supprimé du manuscrit de *Mont-Oriol*.

1. Autour du terme de « race » dans *Mont-Oriol*

Un passage du roman est souvent donné comme une preuve criante de l'antisémitisme de Maupassant. À quelques pages de la fin du roman, Christiane, qui vient d'accoucher de l'enfant de Paul Brétigny, son ancien amant, s'interroge sur son

nombre un marguillier de Saint-Sulpice qui s'est servi d'un prêtre comme intermédiaire entre lui et vous... mais je ne vous chicanerai pas pour si peu... Vous devez donc à divers usuriers, israélites ou catholiques, à peu près autant », *ibid.*, p. 225.

absence de culpabilité vis-à-vis de son mari. Comme pour banaliser son infidélité, elle tente de trouver des explications à ce qui la sépare d'Andermatt, son époux :

Aucun remords même ne lui venait de l'avoir trompé, de l'avoir trahi ! Elle s'en étonna, cherchant pourquoi ? Pourquoi ?... Ils étaient trop différents sans doute, trop loin l'un de l'autre, *de races trop dissemblables*¹⁰¹. Il ne comprenait rien d'elle ; elle ne comprenait rien de lui. Pourtant il était, bon, dévoué, complaisant.

Mais seuls, peut-être, les êtres de même taille, de même nature, de même essence morale peuvent se sentir attachés l'un à l'autre par la chaîne sacrée du devoir volontaire¹⁰². (p. 350)

La préface de l'édition Folio signale que « semblable à Christiane, l'écrivain estime qu'[Andermatt et sa femme] sont des personnages de "races trop dissemblables" » et parle d'« opposition raciste » entre eux. Outre qu'il semble aventureux d'attribuer à l'écrivain des propos qu'il prête à une de ses créatures et qui n'« engagent » qu'elle, le terme de « race » pose question.

Pour comprendre les enjeux du passage, il est nécessaire de faire un détour par l'œuvre entière de Maupassant : s'il est, pour lui, un terme fourre-tout, polysémique, vaste auberge espagnole à tout faire et à tout dire, c'est bien celui de *race*¹⁰³. D'un sémantisme un peu flou, plus euphonique, et sonnante mieux que les mots de « sorte », « classe », « catégorie » ou encore « espèce », il a souvent ces acceptions-là. Ainsi, il est autant question de « la race des héroïnes » que de celle des Républicains (« L'Ami Joseph »). Ce terme peut aussi bien désigner une catégorie professionnelle comme « la race des [...] modèles »¹⁰⁴ (« Le Modèle ») qu'une origine géographique : « la race auvergnate », « la race bretonne », « la race normande ». L'œuvre exploite un topos du discours amoureux : quand deux êtres ont de fortes affinités, des attirances profondes, ils se sentent souvent de « même race », comme Georges Duroy avec M^{me} de Marelle¹⁰⁵.

Aussi, quand Christiane Andermatt, qui vient d'accoucher de l'enfant de son amant, constate qu'elle et son mari sont « de races trop dissemblables », en même temps qu'elle mesure leur incompréhension, il semble donc bien difficile d'y voir une allusion antisémite¹⁰⁶.

Et si Brétigny, l'amant, abandonne Christiane enceinte, parce qu'« il était, cet homme, de la race des amants et non des pères »¹⁰⁷, Andermatt, le mari, est aussi bien juif, qu'il est de la race des hommes, de la race des pères, de la race des riches, de la race des entrepreneurs toujours en activité et enfin de celle des maris trompés : autant de caractéristiques qui ne font pas rêver Christiane. Andermatt et Christiane sont des figures de l'altérité radicale que Maupassant voit entre l'homme et la femme de « race différente ».

101. C'est nous qui soulignons ; ce sera le cas pour les passages soulignés ultérieurement.

102. *Mont-Oriol*, p. 350.

103. Il est si fréquent dans le texte maupassantien que le moteur de recherche du site de Thierry Selva, Maupassant par les textes (<http://maupassant.free.fr>), signale 462 occurrences dans la totalité de l'œuvre.

104. « Il semblerait, au contraire, que la fréquentation constante de cette race de dindes qu'on nomme les modèles aurait dû les dégoûter à tout jamais de ce genre de femelles. »

105. « Il sentait peut-être vaguement qu'il y avait quelque chose de commun entre [lui et madame de Marelle], un lien de nature, qu'ils étaient de même race, de même âme », sentiment qu'il a aussi avec madame Forestier.

106. L'emploi de « race » ici n'a rien à voir avec les propos, eux profondément antisémites, de Saint-Potin dans *Bel-Ami* : « Et vous savez, les juifs on ne les changera jamais. Quelle race ! » (I, chap. 6, *Bel-Ami*).

107 *Ibid.* p. 230.

2. Le krach de la banque catholique Bontoux¹⁰⁸ – créée par des spéculateurs catholiques pour lutter contre l'hégémonie des banques juives – vu par Maupassant dans sa chronique « À qui la faute ? »

Un innombrable troupeau de moutons à deux pieds, qu'on appelle les hommes d'affaires, vient de disparaître dans le flot de la spéculation. Tous sont noyés. Le berger (qu'il soit Bontoux ou Dindenault) a bien essayé de les retenir ; peine perdue ! ils l'ont entraîné dedans le lac. Et rien n'est plus.

C'est à la France seule qu'il appartient de jouer ces prodigieuses comédies.

L'affaire présente est particulièrement instructive. *Au nom d'une religion dont « le tout-Paris spéculant » se soucie assurément moins « qu'un poisson d'une pomme » – pour emprunter l'image inexacte du grand poète, – on a commencé une soi-disant guerre aux juifs sur une valeur nouvelle portant un drapeau de ralliement.*

Au moyen d'agissements habiles, cette valeur a gravi des sommets fantastiques. Alors tous les porteurs de titres ont été invraisemblablement millionnaires ; ils ont racheté d'autres titres encore, dans la naïve croyance que ces petits morceaux de papier colorié continueraient à représenter un fabuleux numéraire. Et soudain, je ne sais pourquoi, le petit papier a perdu tout son prix. Et voilà tout le monde a été ruiné, même ceux qui n'avaient rien. – Voilà.

3. Page d'*Au soleil* citée par Drumont dans *La France juive*¹⁰⁹

À Bou-Saada, on les voit, accroupis en des tanières immondes, bouffis de graisse, sordides et guettant l'Arabe comme l'¹¹⁰araignée guette la mouche. Ils l'appellent, essayent de lui prêter cent sous contre un billet qu'il signera. L'homme sait le danger, hésite, ne veut pas. Mais le désir de boire et d'autres désirs encore le tiraillent : ¹¹¹cent sous représentent pour lui tant de jouissances ! Il cède enfin, prend la pièce d'argent et signe le papier grasieux. Au bout de six ¹¹²mois, il devra dix francs, vingt ¹¹³francs au bout d'un an, cent ¹¹⁴francs au bout de trois ans. Alors le Juif fait vendre sa terre, s'il en a une, ou, sinon, son chameau, son cheval, son bourricot, tout ce qu'il possède enfin. Les chefs, caïds, aghas, ou bach'agas¹¹⁵, tombent également dans les griffes de ces rapaces qui sont le fléau, la plaie saignante de notre colonie, le grand obstacle à la civilisation et au bien-être de l'Arabe.

Quand une colonne française va razzier quelque tribu rebelle, une nuée de Juifs la suit, achetant à vil prix le butin revendu aux Arabes dès que le corps d'armée s'est éloigné. Si l'on saisit, par exemple, six mille moutons dans une contrée, que faire de ces bêtes ? Les conduire aux villes ? Elles mourraient en route, car comment les nourrir, les faire boire pendant les deux ou trois cents kilomètres de terre nue qu'on devra traverser ?

Et puis, il faudrait, pour emmener et garder un pareil convoi, deux fois plus de troupes que n'en compte la colonne. Alors les tuer ? Quel massacre et quelle perte ! Et puis les Juifs sont là qui demandent à acheter, à deux francs l'un, des moutons qui en valent vingt. Enfin, le Trésor gagnera toujours douze mille francs, on les leur cède. Huit jours plus tard, les premiers propriétaires ont repris à trois francs par tête leurs moutons. La vengeance française ne coûte pas cher.

Le Juif est maître de tout le Sud de l'Algérie. Il n'est guère d'Arabes, en effet, qui n'aient une dette, car l'Arabe n'aime pas rendre. Il préfère renouveler son billet à cent

108. Fondateur de la banque catholique l'Union générale qui s'appuie sur les milieux cléricaux et royalistes.

109. *LFj.*, t. 2, p. 10.

110. Dans le texte de Maupassant : « une araignée »

111. Dans le texte de Maupassant : « tiraillent. Cent »

112. Drumont double la durée qui était de « 3 mois » dans le texte de Maupassant

113. « Vingt francs » dans le texte de Maupassant.

114. Dans le texte de Maupassant : « deux cents francs ».

115. Maupassant fait précéder ces noms de majuscules (« Caïds, Aghas, Bach'agas »).

ou deux cents pour cent. Il se croit toujours sauvé quand il gagne du temps. Il faudrait une loi spéciale pour modifier cette déplorable situation. Le Juif, d'ailleurs, dans tout le Sud, ne pratique guère que l'usure par tous les moyens aussi déloyaux que possible, et les véritables commerçants sont des¹¹⁶ Mozabites...

4. Le passage supprimé du manuscrit de *Mont-Oriol*¹¹⁷ :

« Mathématiques échevelées » et économies de bout de timbres

Aussi quand le père Printemps annonça que le facteur réclamait la gratification promise au commencement du mois, le banquier reçut cette demande par une explosion de colère.

« Quelle gratification ? Quel facteur ? Qu'est-ce qu'une exploitation pareille ? On me vole de tous côtés, mais j'en ai assez entendez-vous, j'en ai assez ! »

Le père Printemps s'expliqua :

« Monsieur le Président ne se rappelle pas qu'il a promis au facteur dix francs par mois pour porter toutes ses dépêches à Châtelguyon tant que nous n'aurions pas de télégraphe ici.

— Je lui ai promis dix francs par mois, moi ?

— Mais oui, monsieur le Président.

— C'est dix fois trop, je ne me laisserai pas piller de la sorte.

— Mais si Monsieur le Président songe qu'il y a quatre kilomètres d'ici à Châtelguyon, par les raccourcis, cela fait huit aller et retour. À dix francs par mois il n'a pas eu dix sous par course, allez. »

À cette pensée qu'il avait payé dix sous pour huit kilomètres faits à pied, la fureur de William Andermatt s'apaisa quelque peu sans que sa mauvaise humeur de fond se dissipât. Il commanda : « Faites entrer le facteur ». L'homme parut, botté, en blouse bleue, son képi noir à la main. Le banquier lui dit :

« Je vous ai promis dix francs par mois pour porter mes dépêches à Châtelguyon quand votre service des lettres était fini.

— Oui, Monsieur le Président.

— Ah !... c'est bon...eh bien ... eh bien... quelle remise l'administration vous fait-elle sur les timbres que vous vendez ?

— Cinq pour cent, Monsieur le Président.

— Cinq pour cent ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien vous allez m'apporter pour deux cents francs de timbres de quinze centimes. J'en ai l'emploi très rapidement avec la correspondance de ma maison de banque. Cela vous fera vos dix francs. »

L'homme, stupéfait, restait debout, sans bien saisir cette combinaison.

Alors Andermatt dont les nerfs étaient frémissants, ce matin-là, s'emporta de nouveau.

« Vous ne comprenez pas, nom d'un chien ? Vous-m'apporterez-pour-deux-cents-francs-de-timbres-poste-de quinze-centimes. Je vous paye-deux-cents-francs-et vous ne remettez à l'administration que cent-quatre-vingt-dix-francs, -puisqu'elle vous fait cinq pour cent de remise. C'est donc dix francs que vous gardez, dix francs que je vous donne. Hein ? »

Le facteur avait enfin compris. Il balbutia :

« Oui, Monsieur le Président ».

Alors Andermatt le congédia brusquement.

« C'est bon, allez-vous-en, et apportez-moi vos timbres demain matin. »

116. Maupassant : « les Mozabites »

117. *Romans*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1468.